

LA VIERGE DES ORFEVRES

CONTE DE NOËL

QUAND maître Arnagre, l'imagier d'Orléans, annonça dans son atelier que les orfèvres lui ayant commandé une madone pour orner leur chapelle à la cathédrale, il mettait l'œuvre au concours, ce fut un bel émoi. Immédiatement d'innombrables rêves chantèrent dans une douzaine de jeunes cervelles. Une telle peinture, accrochée par une confrérie qui passait son temps à remuer l'or, c'était la fortune peut-être, à coup sûr la gloire, et c'est un pain dont on est affamé à vingt ans.

— Mes petits, avait dit maître Arnagre qui phrasait volontiers, il était juste que messires les orfèvres me confiassent le souci de leur tableau, n'ai-je pas ici les meilleurs pinceaux de la province ? Mais, quel que soit le vainqueur de ce loyal et pacifique tournoi, je veux qu'un chef-d'œuvre en sorte. Il faut que Notre-Dame voie sans honte son effigie et celle de son divin Fils protéger l'autel devant lequel notre saint évêque chante la Messe dans un mois.

Comme une volée de moineaux, les adolescents s'éparpillèrent dans la rue du Chat-Pendu, où la maison de l'imagier dressait ses fenêtres à croisillons. Seul, un petit compagnon s'attarda, rêveur, devant la page de missel qu'il enlumina. Maître Arnagre lui secoua l'épaule :

— Eh bien ! Luigi, encore ici ! A quoi penses-tu ?

L'autre leva sa figure triste, sans âge, où seuls deux yeux ardents allumaient une flamme de jeunesse.

— A la madone des orfèvres, Maître !

— Songerais-tu à concourir ?

L'enfant resta silencieux un instant ; puis, presque honteux, avoua :

— Oui.

Un gros rire secoua la panse de l'imagier.

— Tu es fou ! Voici un mois à peine que tu travailles ici. Certes, tu ornes fort congrûment une page d'office, et tu ne crains personne pour rehausser d'or un titre gothique. Mais un tableau, c'est très difficile...

De sa jolie main grasse, maître Arnagre esquissa des contours.

— Il faut savoir une foule de choses : l'histoire, pour choisir un sujet ; le dessin, afin d'arranger la scène. Il faut ménager les ombres, harmoniser les couleurs...

Il parut désigner la foule de ses élèves groupés autour de son chevalet :

— Voilà des années que j'apprends tout cela à ceux-ci. Et tu voudrais te risquer avec eux ?

Mais à moins d'être un saint comme Fra Giovanni qui vit les anges descendre du ciel pour admirer ses vierges, ou un génie comme Giotto que Cimabué emmena après lui avoir vu graver sur une pierre les brebis qu'il gardait, il faut pâlir de longs jours le crayon à la main avant de tenter un chef-d'œuvre.

Obstinément, l'enfant reprit :

— Je sais tout cela. Mais je sais aussi que j'ai vu beaucoup de madones et de saints de pierre. Je suis resté toute une semaine à Florence devant les merveilles dont Fra Giovanni adorna les murailles de son couvent, et depuis ces jours, je rêve, moi aussi, de peindre le visage de Madame la Vierge et de son divin Enfant.

— Où prendras-tu de l'argent pour acheter des couleurs ?

— Vous m'avez accueilli quand, pleurant de faim sous la bise, j'ai heurté à votre seuil, le mois passé. Laissez-moi tenter l'épreuve. Je ne suis rien et je n'ai pas un rouge liard. Mais un grand rêve habite mon cœur, et je travaillerai, le temps qu'il vous plaira, pour racheter ma dette.

Maître Arnagre se revit, lui aussi, à vingt ans, obligé de barbouiller des enseignes pour vivre. Il se rappela son émoi devant sa première toile achetée au prix de huit jours de jeûne, et qui avait appris son nom au duc, dont il était devenu l'artiste aimé. L'enfant, debout devant lui, un désir fervent au fond de ses yeux tristes, ressuscitait sa jeunesse et l'émut.

— Eh bien ! soit ! Tu peindras toi aussi ta madone et je te donnerai des couleurs.

Après quoi, satisfait d'avoir été généreux, maître Arnagre s'en alla dîner.

Luigi demeura seul dans la grande salle silencieuse. Partout s'étalait le bric-à-brac de l'atelier : les chevalets chargés encore de leurs ébauches ; les tables inclinées des enlumineurs ; les esquisses accrochées aux murs. L'enfant ne pensait plus à s'en aller chercher là-bas, au fond de sa venelle, chez le rôtiisseur qui l'hébergeait, le quignon de pain et la cruche d'eau composant chaque midi le principal de son repas.

L'espérance que venait d'autoriser maître Arnagre était la première joie qu'il connaissait depuis bien longtemps. Toute son enfance remontait à sa mémoire. Il n'avait point de famille, ayant été abandonné à la porte d'un couvent d'une petite ville d'Italie où, par un matin d'hiver, le Frère portier l'avait ramassé vagissant dans la neige. On sut que des bohé-